

CAROLE LEROY

Le silence retrouvé

Il existe des phrases stupéfiantes, de celles qui, une fois entrées dans notre oreille, y tiennent salon permanent. Éminence grise de l'« œuvre au secret », accrocheuse comme cocaïne sous le nez d'un inassouvi ou comme guérillero au sein d'une junte militaire, porte ouverte à une délinquance salvatrice, libertaire, une révolte tranquille mais irréversible. Je déambulais sur un trottoir bondé de passants qui tous portaient avec ostentation oreilles bouchées. Des couvre-chefs aussi variés qu'efficaces en interdisaient l'entrée et lorsque par extraordinaire l'imaginaire des chapeliers était en reste, il ne s'en fallait que de quelques bouchons de cérumen, oreillettes douillettes ou mains plaquées sur les orifices coupables pour en faire office. Seulement voilà, les miennes étaient grandes ouvertes. Pas de mérite à cela. Le rêve anesthésie le bruit. « J'aime l'odeur jaune des pissenlits ». Cette phrase poétique captée au cours d'une journée hivernale me hanta durant de longs jours. L'idée qu'une odeur pouvait avoir une couleur ou une phrase, une saveur, enchantait mes pensées, libéra mon imaginaire, repoussa l'infini d'un saut de conscience. Jusqu'au moment où LE MOT et sa définition dessillèrent mon ignorance. Confusion des sens. Fini la poésie. C'est de la SYNESTHÉSIE. Alors ma phrase est repartie, dépouillée de son âme de poète, ramenée d'un seul mot au rang de l'ordinaire,

amputée des ailes de l'infini pour rejoindre la théorie de ses semblables dégradées, abandonnées, discréditées.

Et ce n'est pas tout...

Les cieux sont envahis, au-delà, en deçà, par delà et par deçà l'empyrée de phrases vagabondes, multiples et affolées. Des voies lactées de propositions qui se mélangent, intervertissent leurs termes, s'imbriquent en quinconce lors d'un accrochage un peu plus violent, d'une joute plus subtile. Pourtant, elles ne veulent, ne désirent, n'aspirent qu'à se frayer un chemin dans l'insondable recueil que sont devenus les cieux en quête de L'Oreille ; celle qui, attentive, bienveillante ou mieux encore, absolue, offrirait l'aire d'adoption, de reconnaissance. Mais le firmament grouille indéfiniment d'accouplements anarchiques de sèmes, d'accouchements désordonnés, de naissances de sémèmes qui n'en sont que par l'agglutination aléatoire de syllabes errantes. Les places sont chères.

Et ce n'est pas tout...

J'ose à peine évoquer les autres. Les artificielles. Les « non quelque chose ». Celles créées en dehors du dire par des voix quasi virtuelles, mais néanmoins reproduites à l'envi par les médias audiovisuels, servis par les enceintes acoustiques que sont devenus nos cerveaux en servage, et dont les échos n'ont plus rien de la nymphe¹. Ces mutantes — clones devrais-je dire — viennent grossir les rangs des éternelles, innombrables et exponentielles errantes.

Et ce n'est pas tout...

Le bruit ! Le bruit qu'elles font toutes... les abandonnées et les non créées, les naissantes et les